

Interview de Christian Riché, claveciniste de renom, qui accompagne régulièrement notre chœur et joue un rôle de conseiller artistique, n'hésitant pas à participer bénévolement à la quasi-totalité des répétitions ainsi qu'aux concerts.

1- Christian, tu as eu une belle carrière professionnelle de médecin. Tu as exercé en tant que Chef de Service de pharmacologie au CHU de Brest et pendant plusieurs années, tu as travaillé comme expert auprès de l'agence du médicament avec plusieurs responsabilités telles que Président de la Commission nationale de pharmacovigilance. Malgré cette activité professionnelle intense, tu as parallèlement mené une activité artistique musicale importante. Tu as notamment joué au sein de l'ensemble Matheus. Peux-tu nous expliquer comment tu as pu conjuguer ces activités ?

C'est très simple : en travaillant énormément. L'occupation maximale et une espèce d'avidité du toujours plus dans le domaine intellectuel m'amuse depuis toujours. Quand j'étais étudiant, avec deux camarades, nous formions un groupe et notre défi était chaque année d'en faire un peu plus. Inscrits en médecine, nous nous étions lancés en parallèle dans des études à la faculté des sciences. L'année d'après nous avons rajouté une inscription à l'UFR de biologie humaine. Et c'est ainsi que je suis devenu certifié en histologie puis en pharmacologie.

Côté musique, j'étais élève au conservatoire en piano, musique de chambre, direction d'orchestre, écriture. Quelques années après, tout en continuant ma formation en pharmacologie et en assurant des cours au conservatoire de Besançon, j'ai entamé un parcours à Genève en clavecin et en direction d'orchestre. Pour finir, je suis allé à Paris pour me former auprès d'une grande claveciniste de l'époque, Huguette Dreyfus. Pendant ces années d'étudiant, j'étais en permanence en examen, en audition, en concours divers et variés. Comme j'avais de la chance, tout se passait très bien. À cette époque, je me considérais non pas comme médecin pharmacologue mais comme claveciniste. Cela ne m'empêchait pas, de temps en temps, de faire quelques remplacements en médecine générale et d'avoir une activité au laboratoire de pharmacologie de la faculté.

Et puis un jour, mon patron de médecine me proposa d'occuper un poste de pharmacologue au CHU de Brest. A priori, je n'avais aucune intention de faire ce métier mais des circonstances totalement farfelues m'ont amené à dire oui et j'ai même donné ma parole d'y rester au moins 10 ans. Quand je fais les choses, je les fais vraiment et ainsi le Franc-Comtois est devenu Breton ! C'est donc comme ça que, finalement, j'ai fait toute une carrière de professeur de pharmacologie en restant dans ma tête un médecin amateur, claveciniste professionnel. Cela représentait un travail de fou. J'avais la très grande chance d'avoir des besoins en sommeil très limités. Je me levais à cinq heures, je faisais trois heures de clavecin, puis ma journée de pharmacologue à l'hôpital et à la faculté. Avant le repas, une petite heure de musique et je finissais ma soirée en retournant au laboratoire pour travailler quelques dossiers. Le week-end était l'occasion de faire un nombre important d'heures d'instrument pour parfaire ma technique et agrandir mon répertoire. Suivant mon bon vieux principe du toujours plus, je m'amusais à calculer les heures et à dépasser mon record. Je suis souvent allé au-delà de neuf heures de clavecin en une journée.

Quand j'ai participé à l'aventure Matheus, avec les déplacements pour les concerts j'avais moins de temps pour travailler ma technique. Je me contentais souvent des répétitions et le temps libre dont je disposais était réservé à préparer les programmes. A partir de cette période, j'ai pris l'habitude de sauter une nuit, parfois deux par semaine, pour arriver à suivre le rythme que mes deux activités m'imposaient. Et c'est ainsi que mon organisme un jour a dit stop à 49 ans et qu'un infarctus massif m'a tué dans la cour de l'hôpital Lariboisière. Comme toujours, j'ai eu beaucoup de chance, un grand coup de poing m'a ressuscité, le bloc opératoire était prêt, on m'a posé un stent en urgence. Cependant, après cet accident, il m'a fallu changer de vie. J'ai arrêté Matheus. Je suis devenu un expert

pharmacologue plein-temps, un spécialiste des dossiers, des papiers, tout en continuant à bricoler un peu de clavecin. J'en ai profité pour approfondir ma réflexion sur l'interprétation du Baroque.

2- Tu apportes depuis plusieurs années un concours important à l'Écho des Vagues qui est un simple chœur amateur implanté à plus de 80 km de ton domicile. Peux-tu nous dire quelles sont tes motivations ?

Tout d'abord, une correction. Je ne sais pas ce qu'est l'amateurisme. Nous sommes tous musiciens. Nous y consacrons une plus ou moins grande partie de notre temps.

Pour le reste de la question, je fais partie des musiciens appartenant à la deuxième époque de la remise au goût du jour du Baroque. Avant nous, il y avait eu les précurseurs qui venaient tous de la musique romantique. Ils se sont passionnés, et c'est une grande chance, pour la redécouverte d'œuvres, en particulier de compositeurs italiens, qui avaient disparu du répertoire. Ils jouaient cette musique comme celle qu'ils connaissaient : gros effectifs, instruments modernes, phrasé romantique. Dans ce contexte sont apparus des interprètes, des facteurs d'instrument qui ont voulu revenir aux sonorités du XVII^e et du XVIII^e. Pour cela, ils ont commencé à chercher de quelle manière on interprétait cette musique et quelles étaient les caractéristiques des instruments. Un des leaders de cette nouvelle approche était Gustave Leonhardt. Comme souvent, lorsqu'il y a des croyances nouvelles, de l'agressivité naît entre les partisans de l'une et l'autre faction.

Ainsi, quand j'étais étudiant, il y avait la guerre entre ceux que nous appelions avec mépris les modernes et nous les baroqueux. J'appartenais à cette dernière cohorte, avec l'intégrisme de la jeunesse, parce que j'avais été sensibilisé à Genève à cette nouvelle manière d'interpréter les œuvres baroques. En technique de clavecin, à Paris, je n'ai rien appris avec Huguette Dreyfus, mais sur le plan personnel elle m'a enseigné la tolérance. J'avais donc évolué et j'acceptais, au grand dam de mes camarades, de travailler avec des musiciens jouant sur instruments modernes, mais avec toujours l'idée cependant de les convertir à la nouvelle approche. Pendant des années, j'ai donc réfléchi un peu tout seul à la façon d'approcher les œuvres de cette époque pour aller au-delà même de ce que faisaient les intégristes baroqueux. Puis, j'ai eu la chance de rencontrer Jean Marc Labyllé, un converti et, par son intermédiaire, Jean Christophe Spinosi. Ce dernier était un très bon violoniste moderne, très intelligent, très instinctif qui avait l'intuition que le goût allait changer : fini les orchestres lourds sur instruments modernes. L'avenir, c'était les petits ensembles avec des violons, des flutes, des violoncelles de facture baroque. Lorsque nous discutons ensemble, il avait une faculté extraordinaire à amplifier ce que je venais de lui dire. Mais il avait un mur de verre qu'il ne voulait pas dépasser. Au-delà du pétillant et de l'enthousiasme, la réflexion sur la profondeur du ne l'intéressait pas. Pour moi, il en restait à une approche de type simple divertissement au sens Pascalien du terme : ce qui nous empêche de penser. Il n'était pas le seul à faire cela. Toute cette génération, la troisième du renouveau du Baroque que j'appelle gentiment et méchamment les baroqueux médiatiques, a rapidement pris cette orientation.

Pendant toutes ces années, je n'ai pas trouvé de musiciens qui s'intéressent à tout ce qu'il y a derrière la succession des notes et dans les textes quand nous écoutons une œuvre vocale. Et puis un jour, je rendais service à une chorale que je connaissais mais qui avait un nouveau chef, Pierre Emmanuel Clair. La chorale chantait le Sextina de Monteverdi. Il m'a demandé ce que j'en pensais. Mon esprit missionnaire du Baroque s'est relancé et j'ai commencé à expliquer sans illusion quelques principes de base. Surprise immense, Pierre Emmanuel s'est passionné pour cette approche ; alors nous avons travaillé ensemble pour développer ces concepts. Pierre Emmanuel dirigeait aussi l'Écho des Vagues et une autre chorale. Il m'a demandé si j'accepterais de travailler avec eux pour mettre en pratique toutes nos réflexions. Une chance inespérée, voir se concrétiser ce à quoi je rêvais depuis toutes ces années.

Avec l'Écho des Vagues nous avons monté la Messe de Minuit de Charpentier, puis Pierre Emmanuel s'est lancé dans une Passion de Bach. Nous avons profité de toute cette période particulière liée à l'épidémie pour approfondir et trouver des bases historiques à ce que nous pressentions. Pierre Emmanuel est devenu un expert de tout ce qui a pu être écrit sur l'interprétation musicale du 16^e au 18^e. La chorale est devenue le champ d'expérimentation de toutes nos réflexions sur la rhétorique et son application en musique. Une chance incroyable pour moi, d'autant plus que cette approche est en train d'émerger de par le monde et qu'elle sera sûrement la quatrième époque de ce renouveau du baroque. Alors, que sont 160 km aller-retour si cela me permet de participer à cette merveilleuse entreprise ! Très souvent je remercie les choristes de faire un effort immense pour nous suivre dans cette révolution qui les amène à faire le contraire de tout ce qu'ils ont appris. Un grand merci pour leur courage et leur application.

3- Le répertoire baroque est une passion chez toi, peux-tu nous dire en quelques mots ce qu'il apporte à la musique de nos jours ?

La musique au 16^e, 17^e et 18^e siècle a une fonction sociale encore plus importante que de nos jours. En effet, en plus de sa fonction de divertissement, il y a très souvent derrière cette première approche superficielle un message important qui est délivré. Une interprétation conventionnelle s'arrête au divertissement, l'approche rhétorique cherche à décoder le message. La rhétorique est une science qui a plus de 5 mille ans. La rhétorique est un outil de passage des idées. De façon très simpliste, c'est plaire, émouvoir pour convaincre. Quand on énonce cette définition, cela suppose que derrière les notes, derrière le texte, il y a un discours qui avance des idées, des convictions. Notre époque qui se cherche en se perdant beaucoup a besoin de retrouver consciemment ou inconsciemment des valeurs, des sujets de réflexion. Même si cela se passe de façon très indirecte, une interprétation basée sur cette approche donne l'occasion à notre esprit de ressentir, de réfléchir donc de nous grandir.

4- As-tu toi-même des projets artistiques personnels ?

Je suis un vieux monsieur retiré du monde actif. Je vis remarquablement dans ma tour d'ivoire. J'en sors avec délectation pour regarder se réaliser ce à quoi j'ai rêvé pendant tant d'années. Je me consacre aussi à donner à quelques musiciens, des rudiments pour qu'ils développent leurs propres recherches dans cette façon d'aborder la musique. Alors, en plagiant la mère de l'empereur : « Pourvu que ça dure ! ».